

Rencontres nationales des lieux de vie et d'accueil
Samedi 8 Octobre 2011
Pierre Boismenu

Atelier du samedi matin « l'esprit de famille »

EXPOSE INITIAL

I- Chez moi:

I- Lieu d'accueil (= où on se retrouve), un air de famille :

« *Le meilleur c'est le jour où j'ai compris que j'avais enfin un chez moi* », écrit un de nos jeunes dans la partie libre du questionnaire qui leur a été adressé en vue de notre rencontre d'aujourd'hui. Il n'est pas le seul: un autre, ancien accueilli, peut rétrospectivement condenser le souvenir ému de son passage au LVA dans une scène symboliquement marquante: « **Mon meilleur souvenir: quand Carole (la permanente du lieu de vie en question) m'a dit bienvenue chez toi** »...et il ajoute, non sans humour: « **Le pire c'est de ne pas pouvoir retourner en arrière pour pouvoir en profiter encore et encore** ».

Qu'un enfant un peu perdu comme ceux que nous recevons puisse avoir un chez soi, être chez soi, se sentir chez soi, cela ne peut que nous réjouir, car ça donne son sens plein à ce qui s'appelle un *lieu d'accueil*. Alors écoutons cette expression de plus près: dans lieu d'accueil il y a *accueil* et *lieu*.

Accueil d'abord, c'est-à-dire *hospitalité*. Une dérive réductrice du mot a donné l'hôpital moderne, endroit où l'on est pris en charge comme un corps ou un esprit réputés malades, livré aux interventions de ceux qui sont supposés savoir le remettre en état: malgré certains efforts dits éthiques, on a bien du mal à s'y sentir *comme chez soi*. L'un des jeunes interrogés évoque son séjour en hosto psy comme son pire souvenir. Au contraire, le sens premier *d'hospitalité* fait de l'accueillant un *hôte*, or celui-ci, miracle en l'occurrence de la langue française, a pour fonction de faire de celui qu'il reçoit ...un *hôte* (c'est le même mot), c'est-à-dire de l'inviter, de l'appeler à faire sien ce lieu au point que *l'accueilli* en quelque sorte en vienne à se « retourner sur place » et se sente à son tour comme *l'accueillant*, non une charge inerte mais un habitant de l'endroit: « *Vous êtes mon hôte, vous venez chez moi, et bien faites comme chez vous, vous êtes chez vous* ». Evidemment, ça ne marche pas à tous les coups ni tout de suite, l'accueilli peut se sentir gêné voire violenté, comme ce jeune qui déplore « **des affaires personnelles retirées et l'obligation de manger de force** »; il peut avoir des réticences à considérer ce nouveau gîte comme sa maison: révoltes, fugues, mauvaise volonté, résistances aux règles de vie du lieu, ce sont les difficultés auxquelles s'affrontent quotidiennement les accueillants pour amener les « recueillis » à transformer le *placement* plus ou moins consenti dont ils ont fait *l'objet* en *repaire* où se retrouver comme *sujet* qui y tienne. Il faut souvent du temps pour qu'il transforme l'endroit étranger en lieu propre; parfois il ne l'admet qu'après coup quand il en est parti: la plupart des anciens accueillis le reconnaissent, plus de la moitié par exemple considèrent leur départ du lieu de vie comme un moment douloureux, attestant que c'était bien devenu un chez soi dont il a fallu s'arracher.

Lieu ensuite. Un lieu n'est pas simplement un espace, le périmètre de la demeure. D'ailleurs (c'est le cas de le dire!), si pour l'un, « *le meilleur souvenir c'est mon arrivée au lieu*

de vie », le meilleur souvenir du lieu de vie est plus souvent une évocation de vacances, au ski, à la montagne, à la mer, à l'étranger, où le lieu de vie s'était déplacé hors des murs de la résidence. Les exemples sont nombreux. Ainsi:

« *Mon meilleur souvenir c'est les vacances en camping* »

« *Mon meilleur souvenir passé au lieu de vie c'est mes vacances passées au ski avec mes permanents et les autres enfants* ».

« *Mon meilleur souvenir c'est quand on part en vacances tous ensemble* »

« *Mon meilleur souvenir a été les vacances et tous les moments partagés avec la famille* »

« *Mon meilleur souvenir a été les vacances au ski. J'ai beaucoup aimé l'ambiance accueillante et chaleureuse du lieu de vie* ».

Ou pour finir, la citation la plus explicite: « *Le meilleur souvenir c'est quand on est tous partis ensemble à La Rochelle pour un week-end. On a bien rigolé, c'était bien de se retrouver tous ensemble parce que ça faisait longtemps qu'on avait pas pu se retrouver tous pour partir* ».

Ce qui fait le lieu, c'est moins là où on se trouve que le *tous ensemble* dans lequel on se retrouve, lieu commun au sens où il fait communauté de vie, où il fait famille en ce premier sens de *liens* assez forts pour constituer un « nous », pour nouer des relations jusqu'à faire une sorte de *corps psychique*. Et celui ci est d'autant mieux mis en évidence quand on est *ailleurs* que là où on a l'habitude d'être, qu'on a transporté ailleurs le lieu de vie, puisqu'on peut alors dissocier de l'endroit matériel où on vit ce qui lui donne la *qualité* d'un lieu, et donc prendre conscience qu'il est fait de *liens* entre personnes et non essentiellement d'étendue spatiale. C'est pourquoi aussi c'est *l'arrivée, le retour ou le départ* du lieu qui lui donne son relief: dans l'après coup du souvenir des anciens comme celui qui écrit:

« *Le lieu de vie a représenté une grande étape dans ma vie* », mais aussi dans les allers retours comme ce jeune toujours là qui a cette phrase émouvante:

« *Un jour nous sommes rentrés de voyage et tout le monde nous attendait devant le lieu de vie* ».

Un tel lieu est donc surtout fait de *temps* forts, ceux où on se sent entouré de proches comme dans les bras enveloppants d'une mère idéalement aimante et où les limites de son corps s'étendent au voisinage jusqu'à presque s'y confondre. Ainsi restent surtout marquants les moments de fête, anniversaire en particulier:

« *J'ai pu partager mon premier Noël avec une famille et fêté mon anniversaire comme tous les autres enfants du monde* »

Ou: « *Mon meilleur souvenir est quand on a fêté mes 18 ans: on a fait une fête tous ensemble et on a dansé. C'était amusant et j'étais vraiment content que tout le monde partage ça avec moi* ».

Plus généralement, la vie *remplit* le lieu de préférence à l'occasion d'activités communes passionnantes (équitation en particulier, souvent citée, ou autres sports et jeux) ou des repas, chaque fois qu'il y a lieu de *rire ensemble*. Cela va de:

« *ces moments à table où on commente l'actualité avec humour* », jusqu'à ce soir mémorable « *...où nous avons éclaté de rire pour une cause assez dégueulasse*. (suit le court récit d'un incident et la conclusion de ce meilleur moment:) *Un fou rire nous a pris tous pendant un quart d'heure.* ».

Les enfants d'accueillants notent aussi de leur côté ces moments de grâce où le fonctionnement quotidien se transforme en effusion collective: rien de tel que *rire ensemble* pour faire exister le lieu au sens propre du terme, celui qu'Aristote, si j'ose le citer (Physique 4), définit comme *l'enveloppe première d'un corps, sa limite immédiate*, dont il peut être séparé par force mais qu'il ne cesse de vouloir retrouver. Avant de pouvoir individuellement s'autonomiser en rapport avec d'autres, l'enfant est en effet accueilli dans le grand corps familial, maternant dirions nous maintenant, et c'est ce qui légitime que dans les dessins

d'enfants on lise les fameux dessins de maison qui viennent spontanément sous leur main, comme des représentations de leur corps en tant qu'il ne se distingue pas vraiment de ceux des proches et qu'elles font trace de ce lieu primitif, de ce grand enveloppement, qui maintient son attirance même quand on a grandi. Et c'est particulièrement le cas pour nos jeunes qui, si ils l'ont plus ou moins connu (et peut-être pas toujours), ont traversé depuis des épreuves douloureuses qui l'ont gâché ou fait oublier. Offrir des occasions d'un tel habitat familial de son corps où il se ressource affectivement est donc une des raisons d'être du lieu de vie.

Ceci dit, outre que ces moments sont tout de même rares et en tout cas non prévisibles, ils sont en un sens trompeurs si on oublie qu'ils ne sont que des succédanés, des suppléances artificielles qui ne substituent pas simplement *l'air de famille* épisodiquement vécu, à la défaillance de leur « vraie famille ». Ainsi, quand un ancien évoque comme un temps fort le jour où il a pu « *dire bonne fête maman à ma mère d'adoption* », on ne peut qu'en être ému, mais dans un second temps en ressentir une certaine gêne, si du moins on le prend au pied de la lettre c'est-à-dire qu'on croit avoir remplacé cette première mère impossible. La formule ne vaut (et sans doute est-ce le cas en l'occurrence) que si l'on se suppose avoir servi de *semblant* dans un transfert où ni l'un ni l'autre n'est dupe de la réalité mais où la situation a permis à l'enfant de *dire* ce qu'il n'a jamais pu dire vraiment à sa mère, et donc de s'adresser à elle via l'image de celle qui dans le présent la représente. Ce qui n'est pas rien, ce genre de déclaration valant au contraire comme *moment de subjectivation* décisif, mais ce n'est pas une sorte de *réparation* qui remettrait la machine à neuf en annulant le passé.

Cet exemple nous engage donc à considérer une autre dimension de la référence familiale pour les jeunes que celle qui se joue dans le présent comme un *air de famille*: c'est certes une petite *musique* qui remplit de satisfaction quand elle sonne juste mais qui n'a que l'air, *l'apparence*, d'une famille, qui ne vaut donc que comme une réplique de (ou à) celle dont le jeune vient, aussi fantomatique soit-elle.

2- *Lieu d'origine (= d'où on vient), de la famille fantôme au fantasme de famille :*

La plupart des jeunes interrogés ne s'y trompe d'ailleurs pas: si quelques uns se laissent aller à dire qu'ils trouvent au lieu de vie une « *famille ou des parents de remplacement* » ou qu'ils éprouvent de « *l'amour pour eux* », la plupart préfère dire qu'ils ressentent seulement « *de l'affection* », et qu'ils les considèrent comme des « *personnes qui aident, des professionnels qui cherchent à les rapprocher de leur famille* ». A une écrasante majorité, ils disent avoir « *participé à leur placement* » en tant que « *jeune en difficulté* », et que leurs parents y adhèrent.

C'est dire qu'ils n'effacent pas leur passé et que l'esprit de famille ne se réduit pas aux bienfaits d'un havre, au bien être d'un refuge au présent contre les duretés de la vie. La famille c'est aussi et toujours la dimension de la *parenté*, c'est-à-dire d'une *filiation* qui est un donné irréductible de leur histoire et ne se refait pas: on a (on a eu, on a encore) des parents, père mère fratrie grands parents...aussi carents, absents ou détestables aient ils été. Personne ne l'oublie bien sûr, et les permanents (d'après les questionnaires et mon expérience) encore moins que les accueillis : un lieu de vie même quand il tend à se réduire à une famille d'accueil, est sans cesse en train de travailler avec la famille, l'autre, celle qui s'est avérée inapte à garder son enfant, pour tenter d'articuler au mieux selon les moments ces deux lieux psychiques du jeune, tantôt en favorisant des rapprochements, tantôt en les évitant au moins pour un temps...L'éloignement, voire la rupture temporaire des liens ne signifie pas l'annulation, ce qu'on appelle en langage juridique la « forclusion » du passé (ce qui a eu lieu est considéré comme nul et non advenu), comme cela arrive parfois dans des cas d'adoption par certaines familles (j'en ai connu qui font l'impasse complète sur le passé jusqu'à changer le

prénom de l'enfant, un Dimitri d'origine russe qui à 8 ans s'est retrouvé François, en filiation directe avec le 1^o du nom!).

Ce que je dis là, concernant les lieux d'accueil, vous le considérerez sans doute à juste raison comme le fait d'enfoncer une porte ouverte. Il n'y a en effet pas de danger pour nous d'oublier que les jeunes ont des parents: les statuts du lieu de vie, le régime provisoire du placement, les demandes et réactions des jeunes, les appels de certains parents eux-mêmes, le souci des permanents de préserver leur vie personnelle et leur propre famille, tout concourt à rappeler l'existence de ces familles d'origine, le plus souvent éclatées d'ailleurs, père et mère séparés, et plus ou moins en déconfiture. Si j'en parle cependant, c'est pour nous interroger, au delà de la gestion délicate au jour le jour des « contacts » avec les lambeaux de famille d'origine, sur l'enjeu et la manière d'aider le jeune à se situer dans son histoire, à intégrer dans ses représentations sa filiation, y compris et surtout si celle-ci est bancal voire chaotique.

D'après mon expérience qui est forcément partielle (vous direz ce qu'il en est pour vous), les accueillants n'ont que peu de renseignements sur le passé familial des enfants qu'ils reçoivent. En un sens on peut le déplorer, car ça nous laisse face à une large part d'inconnu, et la pauvreté des dossiers transmis peut empêcher de tenir compte de certaines données qui faciliteraient le travail. Ce n'est pas faux. Cependant ce n'est peut-être pas l'essentiel à mon avis, et accumuler du savoir « objectif » sur l'autre peut même dans une certaine mesure entraver parfois le travail souhaitable avec l'enfant.

En effet, ces enfants ont comme tous les enfants du monde un *anniversaire* comme dirait celui que j'ai cité plus haut, c'est-à-dire une date de naissance, donc en amont une conception singulière et en aval une petite enfance déterminante de leur vie future, bref une origine d'où ils sont venus dans le monde des parlants d'une manière unique au monde. Les souvenirs conscients ne rendent évidemment pas compte de cette préhistoire, et le sujet au quotidien se préoccupe à bon droit plus de vivre son présent ou de se tourner vers un avenir (on y viendra tout à l'heure). Toutefois, ça le rattrape qu'il (ou qu'on) le veuille ou non, et d'autant plus qu'on n'en veut rien savoir, sous forme de symptômes de tous ordres, qui font le quotidien de nos relations avec eux: les violences, verbales ou autres, les aberrations comportementales, les propos incongrus, les humeurs immaitrisables, les conduites d'échec, etc...font trace de ce passé non assumé. Ce ne sont pas que des signes d'inadaptation au présent (qui à ce titre peuvent et doivent être régulées), ce sont des formations de l'inconscient qui appellent un travail pour se subjectiver de manière plus économique, avec moins de souffrance. Ces symptômes portent l'insistance de la question « *d'où je viens?* », au sens où la réponse attendue est moins d'établir une archive des faits passés que de permettre au sujet de se construire bribe à bribe une sorte de roman familial, de mythe individuel si on veut, qui lui permette de se repérer dans sa ligne de vie.

C'est évidemment mon expérience de psychanalyste qui m'inspire ces remarques. Bien sûr, il ne s'agit pas pour les accueillants de s'improviser « psychothérapeutes », ce n'est pas votre fonction et vous pouvez avoir recours à des « professionnels » par ailleurs pour certains enfants. Mais ce n'est pas dire que le lieu d'accueil ne puisse pas avoir de tels effets à l'occasion, à savoir de rendre possible des temps où l'enfant peut mettre en paroles à l'adresse de l'un ou l'autre pris à témoin, des impressions, des malaises, des rêves, jusqu'à parfois raconter des histoires sur eux-mêmes, quand la confiance est suffisante, par exemple (je l'ai entendu récemment) à l'occasion de voyages ensemble où la vie en commun a plus rapproché, ou à la faveur d'événements particuliers qui font écho subjectivement. Les adultes peuvent à l'occasion se prêter par leur écoute à cette élaboration psychique du jeune mais aussi leurs enfants comme l'une en témoigne: « ***J'ai aussi des souvenirs de gros moments de douleur partagée avec eux en lien avec leur histoire.*** »

Ce que je veux souligner ici c'est que l'autre famille, celles des parents « réels »,

intervient dans la vie du lieu d'accueil non seulement comme cette autre maison où l'on retourne ou pas aux vacances, cette mère ou ce père qui téléphone ou ne donne pas signe de vie, mais comme un « esprit de famille » au sens d'un « fantôme » qui hante plus ou moins les nuits de l'enfant (même en plein jour), personnages ou situations irréels mais insistants, qui *dérangent* la quiétude mais aussi *arrangent* un espace privé bien à soi, une intimité qui échappe au quotidien du lieu de vie. Questionnés sur ce qu'ils partagent le plus facilement avec les autres habitants du lieu, les jeunes mettent à part leur « intimité » et leurs « fréquentations ». Ca n'a évidemment rien d'étonnant, et on pourrait même dire que c'est heureux qu'ils tiennent ainsi à préserver un « jardin secret », c'est le cas de tout enfant dans une famille même « normale ». Mais sans doute cette cour privée a-t-elle plus d'importance encore pour eux qui viennent d'ailleurs que de là où ils sont présentement.

La question n'est pas de profaner ces secrets de famille, de vouloir tout mettre à plat. Ce serait d'ailleurs peine perdue. En revanche, on peut deviner que certains non-dits *perturbent gravement l'intimité même*, par exemple sous forme d'insomnies ou de désordres corporels ou de sa chambre ou de son rapport au temps, et qu'en guise de « jardin » secret, il y a plutôt parfois un no man's land ou une forêt peuplée d'ombres. Etre disposé quand l'occasion se présente, lors d'un incident dont on discute après coup par exemple, à entendre le jeune dire quelque chose de lui, même si ça paraît peu cohérent avec la situation, peut aider au coup par coup à ce qu'il donne un peu de consistance de récit à son vécu informulé. Pour le dire en une formule ramassée, *l'enjeu d'un tel travail est de favoriser une dissipation des fantômes du passé au profit d'une construction d'un fantasme de son origine, de faire passer la famille spectrale au statut de mythe familial*.

Cette exigence n'est pas propre à ces enfants-là mais d'avoir du s'en extirper dans la réalité rend plus pressant de s'en faire une représentation acceptable, ce qui ne veut pas dire idyllique ou idéale, mais simplement racontable. Pour faire une analogie, quand au réveil un rêve nous tient, s'il nous a été agréable, ou simplement bizarre, on peut s'en tenir là, le laisser s'effacer; si c'était un cauchemar, on est bien soulagé de pouvoir en parler au plus vite, sinon gare aux heures qui suivent pour l'entourage...

Le lieu d'accueil peut donc constituer pour ces jeunes en difficulté un nouveau point de départ, c'est sa vertu première qu'on a soulignée en première partie: un abri où reprendre souffle, respirer un air de famille plus sain. Mais ce nouveau point sur la ligne de la vie est précisément *nouveau*, c'est-à-dire qu'il vient après un « ancien », plutôt raté mais dont le ratage n'est pas gommé purement et simplement. A partir de cet « avant » dont les épreuves se manifestent plus ou moins bruyamment au présent, le jeune ne se soutiendra comme sujet dans la vie que s'il parvient peu ou prou à élaborer une histoire prenant sa source en un point d'origine de cette droite, point zéro en quelque sorte, lieu insaisissable en toute rigueur, comme pour tout un chacun, ce qu'on appelle à la limite le « fantasme de la scène primitive », mais dont on peut pour le moins faire une fable, un « roman », son roman de vie. Et si on y parvient à peu près, on pourra en signer le texte et passer à autre chose...

Il n'est pas question d'autre chose ici que de savoir prêter l'oreille à l'occasion à certaines « confidences », sans prétendre comprendre quoi que ce soit à ce qui se trame pour le jeune dans sa tête, mais simplement, dans des occurrences privilégiées par le hasard des relations, de lui donner l'expérience d'une écoute, qui lui fait entendre que son dire a une valeur, qu'il n'est pas qu'un cri mais une parole, et d'abord pour lui-même. Bref, l'enjeu est de lui donner confiance dans le langage, lui dont souvent l'usage des mots dans les moments où son intimité à lui-même cachée est concernée, se rabat sur l'injure, l'insulte, la violence ou la plainte, c'est-à-dire une expression immédiate d'un vécu sans valeur de vérité négociable. Le passif de son vécu familial antérieur ne pourra se convertir en histoire (même plus ou moins fantaisiste au regard des faits peu importe) que s'il fait l'expérience qu'une parole peut avoir du poids, que ce qui se dit, même balbutié, peut avoir des effets, de vérité en particulier.

A ce titre, le lieu d'accueil n'offre pas seulement l'hospitalité à celui qui n'a plus de chez lui, il accueille celui qui vient *avec le lieu d'où il provient* et qu'il a du quitter. Le mode d'accueil de ce passé et de ce passif, c'est de lui donner la ressource de s'en dire quelque chose qui ne se résume pas en invectives ou au contraire en nostalgies incertaines, quelque chose qui fasse repère voire inscription dans une lignée. Cela rejoint la dimension généalogique dont on nous parlé tout à l'heure, non pas qu'il faille reconstituer des « arbres » pour chacun mais au moins que chacun puisse cerner le coin de terre où s'enracine sa venue au monde. L'important n'étant pas la véridicité de ce qu'il trace, *mais le fait même de tracer un lieu*, ce qui ne se fait pas avec une bêche mais avec des mots pour le dire.

En soulignant ainsi, peut-être un peu lourdement, l'importance d'une écoute auprès des jeunes quand les circonstances en donnent la chance, je n'ai pas le sentiment de vous apprendre quoi que ce soit. Vous en êtes bien entendu avisés et le pratiquez naturellement. Mais je voulais surtout en éclairer l'enjeu et vous y encourager car c'est un travail peu visible, et dont les « résultats » sont tout sauf « évaluables » comme c'en est l'obsession managériale de nos jours: on peut se décourager faute d'avoir des signes mesurables voire simplement notables de réelles avancées qui ne sont jamais linéaires. Un tel qui se sera confié et laissé aller à dire des choses importantes apparemment pour lui, pourra trois jours après faire une crise et sembler régresser en pire...

Pourtant, pourtant...il y a un signe étonnant quand on lit de près les réponses au questionnaire: là où nous avons noté au début que les accueillis encore présents au lieu de vie refusaient nettement de considérer celui-ci comme une famille véritable, dans les réponses des anciens accueillis il y a comme un renversement de perspective remarquable: près de la moitié cette fois considèrent après coup les accueillants comme une famille de remplacement et dignes d'amour! Ce que je me risquerais à interpréter en deux temps:

1- Partis du lieu, ils peuvent sans risque de s'y engluer et de perdre la question de leur origine ni de confondre la nouvelle famille avec la première, reconnaître la chaleur affective qu'ils y ont connu et qui a pu heureusement remplacer ce qui a manqué dans leur famille d'origine ou du moins leur fournir l'expérience que c'est possible, et leur permette un nouveau départ.

2- Au delà de cette possibilité nouvelle d'énonciation permise par l'effet rétroactif, ces énoncés disent que le séjour en ce lieu les a fortement marqués, non pas au sens de leur faire croire que leur vie même en est issue, mais que leur capacité à *se faire* une vie vient de là. Autrement dit, ils peuvent dire après coup, maintenant qu'ils sont ailleurs (en un 3^o lieu), qu'un lieu peut en *remplacer* un autre, qu'on peut se *déplacer*, que la vie consiste à remplacer un lieu par un autre. Ce qu'ils auront appris au lieu d'accueil, ce sera donc qu'un livre de vie ne se résume pas au premier chapitre: à partir du deuxième qui a permis de clore le premier et donc de le faire chapitre 1, il peut y en avoir un troisième et ainsi de suite...

C'est en *passant par* le lieu d'accueil, cette quasi famille, que le jeune en rupture de celle qui serait supposée la *vraie* mais qui n'a été souvent que la plus *réelle* c'ad devenue impossible, peut arriver à *s'en passer* et se lancer dans la société. Du coup, *l'esprit de famille* révèle sa troisième facette: la *tonalité* familiale qu'on rencontre au lieu d'accueil et qui donne l'occasion de prendre ses distances par rapport à l'insistance *spectrale* du lieu d'origine, s'offre d'elle-même à se retirer et à ce que le jeune qui sait d'emblée que c'est un lieu de passage, *tire un trait sur cet esprit*, s'allège progressivement de sa protection comme le dit cet ancien que nous avons cité (« *et le pire c'est de ne pas pouvoir y retourner pour en profiter encore et encore* »): il dit pleurer de l'avoir perdu mais avec le recul qui fait trait d'esprit, ce n'est semble-t-il pas sans sourire de l'avoir connu!

Avant d'en venir plus précisément à cette fonction finale de la famille qui seule la justifie socialement et psychiquement, celle d'être le *porteur* du berceau à la vie autonome, je voudrais examiner une réponse tout à fait singulière qui condense toute l'ambivalence du

milieu familial et la complexité de ce qui s'y joue:

« *Mon meilleur souvenir est celui où mon éducateur a laissé couler quelques larmes quand je lui ai demandé de quitter le lieu de vie* ». Mixte étrange de violence et d'émotion, c'est au moment où il rejette l'adulte au point de le chasser du lieu, comme si sa présence l'empêchait lui-même de s'y retrouver, qu'il découvre ce qui l'attachait à lui, en étant sensible à la peine de l'autre au point d'en faire le souvenir le plus marquant de son passage au lieu. Et toute l'ambiguïté du souvenir est là: savoure-t-il rétrospectivement son triomphe d'occuper toute la place en se débarrassant d'un gêneur et de faire sien le lieu au prix de le rétrécir? Ou s'émeut-il de la preuve d'attachement dont témoignent les larmes de l'autre qui lui fait apprécier de façon anticipée son propre attachement au lieu et aux personnes qui le constituent quand le moment sera venu de le quitter?

3- Lieu de passage (= d'où on va), un trait sur la famille :

Du lieu de vie, on s'en va. C'est prévu d'avance, question d'âge. De sa famille aussi, quelle qu'elle soit, on est censé partir, du moins dans nos sociétés où l'organisation sociale du travail et plus généralement de la vie sociale n'est plus basée essentiellement sur l'institution familiale plus ou moins large (comme la société paysanne ou artisanale). Ce qui n'empêche pas de trouver des vieux garçons ou des vieilles filles de 50 ans qui vivent encore chez leurs papa-mamans, faute sans doute d'avoir eu moyen de tomber du nid. Trop de famille peut handicaper.

Mais pas assez aussi. Nos jeunes risquaient plutôt de tomber dans l'excès inverse, d'être jetés dans la rue en déshérence ou englués dans un désordre quasi incestueux, ce qui revient au même... Or, pour *partir* de la famille, il faut en avoir connu l'attraction. On ne quitte pas ce qu'on a vécu comme inexistant ou destructeur, en témoignent les personnes qui se sont senties abandonnées très tôt et qui, loin de pouvoir se soutenir dans l'existence, même si un temps ils ont cru faire les fiers à bras, ne cessent de reproduire l'échec de relations satisfaisantes, comme ma clinique d'analyste me l'apprend. Alors, on attend aussi de l'expérience du lieu de vie qu'il ait pu donner le goût à ces enfants mal aimés de relations privilégiées qu'ils n'auraient pas connues sans ça, *tout en les obligeant à les transférer ailleurs*, dans le champ social qui donnera lieu à toutes sortes de rencontres contingentes.

Ce n'est certes pas donné. Quitter le lieu de vie comme sa famille, signifie être lâché dans les aléas d'un monde qui malgré ses promesses matérielles et ses discours protecteurs est de nos jours moins tendre que jamais avec les supposés « faibles ». Y vivre suppose d'acquérir ce qu'on désigne d'un mot qui paraît simple et évident: *l'autonomie*, condition d'une socialisation réussie dans une époque où le discours dominant est prompt à rendre chacun non seulement *responsable* de ses succès mais *coupable* de ses échecs.

C'est là le rôle le plus décisif et le plus difficile du LVA comme c'est celui de toute « famille » qui va jusqu'au bout d'elle-même à savoir son *retrait*: celui de préparer le jeune à *en partir* dans les meilleures conditions, à savoir être capable de « se débrouiller ». On appelle ça la socialisation, mais l'apprentissage de la *socialisation* au jour le jour est indissociable d'un travail en profondeur qu'on peut appeler *structuration*, de telle sorte qu'on ne soit plus seulement *contraint* par les impératifs sociaux mais qu'on ait intégré des repères dont *se faire une orientation*. Ce qu'un ancien accueilli formule très justement en termes de construction: « *Le lieu de vie a représenté pour moi une grande étape dans ma vie. Il m'a aidé à me construire professionnellement et personnellement. A me rendre autonome pour la fin de cette prise en charge...* »

Il s'agit de préparer à la vie dite « libre ». Certains en ont hâte, ou du moins en manifestent la velléité par toutes sortes de révoltes contre les règles de vie imposées. D'autres la redoutent, peut-être parce qu'ils en ont connu trop tôt les risques et l'angoisse. Souvent ce

sont les mêmes qui sont déchirés entre la demande de prise en charge qui les rassure et la revendication de faire ce qu'ils veulent qui les grise. De cette instabilité témoigne par exemple cet ancien accueilli, dont on ignore dans quelles conditions il a quitté le lieu, sans doute pas par la limite d'âge, mais certainement prématurément, et qui écrit:

« Je vais retourner dans mon lieu car mes problèmes remontent et je pense que c'est une très bonne solution d'y retourner ».

Préparer à la vie « libre », à savoir libérée des attaches familiales, c'est préparer à se confronter à des impératifs sociaux encore plus *contraignants* car ils ne seront plus, ou beaucoup moins, « filtrés » et amortis par des adultes protecteurs auxquels ont sait pouvoir avoir recours en dernière instance. C'est là, au regard de la fonction *éducative*, que les « sentiments » qui nourrissent la convivialité ne suffisent plus, voire peuvent faire obstacle, et que la « petite famille » devient une société en réduction, une *institution*.

C'est pourquoi, dans ce registre où l'instance familiale travaille à son effacement pour en émanciper le protégé, il ne s'agit plus *ni d'un lieu au sens plein de corps psychique* comme on en a parlé au début et qui culmine dans des moments d'effusion, *ni des rencontres un par un* qui donnent l'occasion à l'accueilli de se recueillir sur son passé plus ou moins délétère. Ce qui opère ici c'est la *structure du lieu pris comme un tout*, une organisation, un fonctionnement qui a ses règles du jeu. Et ce n'est plus en tant que personnes particulières que les accueillants interviennent, mais en tant que *représentants* des exigences de la vie commune, *présente et à venir*.

Au titre d'abord de la préparation directe à *l'avenir* social des enfants, la tâche des adultes est d'inciter, favoriser et organiser les apprentissages, essentiellement scolaires et professionnels. Beaucoup de jeunes ont conscience que cette *instruction* est une aide précieuse à leur émancipation. Si une large majorité reconnaît que le lieu de vie les a aidés à « *mieux comprendre* » leur « *histoire personnelle* » et leur « *histoire familiale* » (ce qui correspond à la deuxième fonction que nous avons envisagée plus haut), une plus grande encore, plus des 4/5 estime que ce que lui a apporté le lieu de vie, c'est de l'aider à « *construire un projet de vie* », ou « *un projet professionnel* », et plus généralement à « *mûrir, grandir* ». L'un écrit par exemple: « *Le meilleur: lorsque les permanents m'ont trouvé une place à l'école pour apprendre un métier* », ou un autre: « *Mon meilleur souvenir c'est quand on m'a trouvé une place à l'école et aussi pas longtemps après j'ai eu mon diplôme* ». Pour un autre encore, son meilleur souvenir c'est tout simplement et plus fondamentalement « *mon apprentissage du français* »... Le dévouement des permanents pour inscrire les jeunes dans un cursus qui leur convienne et renforcer leurs capacités de vivre leur vie d'adulte est salué par exemple par cet ancien du lieu qui écrit: « *Les professionnels de ce lieu ont su être à l'écoute et prendre les meilleures solutions pour moi malgré les difficultés de temps en temps* ». Notons au passage que les accueillants sont en l'occasion nommés comme des « professionnels » justement, sans doute ici au bon sens où ce terme qualifie une compétence digne de confiance, ce qui n'exclue pas qu'on ressente de l'affection pour ces proches puisque d'après les réponses au questionnaire la reconnaissance de l'aide apportée se répartit également entre les deux, et il n'y a pas de raisons de penser qu'elles sont antinomiques, le même jeune pouvant soutenir les deux attitudes.

Au jour le jour, et c'est plus ardu, l'apprentissage de la vie sociale consiste pour les adultes à veiller en permanence au respect des règles de vie internes au lieu qui en assurent le rythme commun, à celui des impératifs de la vie sociale extérieure, ou plus largement à celui des codes de civilité, etc.. Tâche souvent épuisante et répétitive qui mobilise une grande partie du temps et de l'énergie des permanents, voire éprouve leur « nerfs », et qui les *contraint à contraindre* les jeunes souvent a priori rétifs à cette discipline minimale, comme beaucoup d'adolescents mais sans doute avec un coefficient de résistance plus accentuée, du fait de leur

passé souvent laxiste à ce propos mais aussi de la mise en question récurrente de la *légitimité* de l'autorité dont sont investis les responsables du lieu de vie où ils débarquent.

La mise en question de l'autorité est sans doute une des difficultés majeures qu'on rencontre dans les lieux de vie dont le quotidien est émaillé d'incidents aussi soudains et imprévisibles que récurrents et redoutés. Tel jeune pète les plombs apparemment pour une brouille et c'est le branle bas de combat. D'où la nécessité de stratégies pour éviter de « monter au clash » répétitivement, en anticiper l'épreuve souvent éprouvante pour l'adulte et vaine pour l'enfant, ou du moins pour savoir le maîtriser et au mieux en tirer bénéfique après coup. Ces mises à l'épreuve ne sont sans doute pas éliminables en toute rigueur avec des jeunes qui se cherchent des limites dans des affrontements où pourrait se décider *qui fait la loi*? Mais ce problème de la légitimité est crucial dans la perspective de l'éducation et mérite d'être bien cerné.

Il me semble qu'il peut se préciser à travers deux questions étroitement liées.

L'une est universelle et interroge ce que signifie « faire loi » en distinguant le fait de faire respecter le règlement, disons à la lettre, d'obliger à le *suivre* par un rapport de force ou de séduction, et le fait de *transmettre* à l'enfant la nécessité d'un « faire loi » qui les appelle à se positionner d'eux mêmes comme sujets à la loi, charge à eux de répondre alors de leurs actes par rapport à cette instance qui vaut pour tous, et de se déterminer alors au cas par cas entre respect de la loi et -pourquoi pas- transgression mais en connaissance de cause. L'enjeu éducatif est ici de faire passer ce qui ne serait qu'un *dressage* dont le succès n'est assuré qu'immédiatement par la crainte de la sanction, à une *structuration* d'un sujet en mesure de déterminer son désir en l'articulant aux interdits et aux idéaux et en l'affranchissant du laisser aller mortifère à une jouissance insatiable. Comment procéder pour faire ainsi passer de l'obéissance aux ordres au respect consenti des valeurs, de la communication des consignes au jour le jour à la transmission de repères symboliques qui vaillent en dehors de toute pression? Je ne traiterai pas cette question, car c'est plutôt un des points qui pourront être discutés cet après midi dans un atelier, celui que j'anime justement sur la transmission...

Ce que je dirai seulement c'est qu'il s'agit au fond de ce qu'on désigne traditionnellement dans le cadre strictement familial par *fonction paternelle*. On l'entend en général comme la fonction du père, le rôle spécifique d'une figure parentale particulière au sein de la cellule familiale plus ou moins conçue comme « patriarcale » ou du moins dite « oedipienne ». Alors disons que même quand les conditions plus « normales » d'une famille nucléaire sont réunies, l'exercice (pratique et théorique) de la psychanalyse amène à reconsidérer cette caricature, ne serait-ce qu'à ne plus parler de *fonction du père* mais de *fonction père*, qui prend moins sens par rapport à des personnages institués que par rapport à des nécessités de structure psychique. A fortiori, quand il s'agit d'un lieu d'accueil où il n'y a pas de parents a priori. C'est par là que nous retrouvons la 2^o question que je voulais poser, et qui est spécifique au lieu: comment s'assure la fonction-père quand précisément manque la figure parentale qui est supposée l'incarner, et qu'elle manque même doublement: le supposé père de l'enfant, le *personnage*, n'est pas présent au lieu, et le plus souvent (d'après mon expérience au LVA), il a manqué à cette *place* attendue dans le passé?

La première voie, qui s'impose spontanément d'elle-même, est que les rôles se répartissent entre les permanents, avec leur consentement ou à leur corps défendant. Jouant du sexe, de l'âge, du caractère, de la position de chacun, on en arrive à ce que l'un présentifiera plus le père sévère alors que l'autre incarnera plus la mère protectrice et d'autres de grands frères et soeurs, ou bien qu'on ait une marâtre intraitable et un bon papa gâteau, etc.. Bref, on reconstitue une famille type imaginaire. Ce n'est guère évitable et d'ailleurs pas sans effets. Mais les limites sont vite atteintes, tant du côté des enfants qui n'y croient qu'à moitié et s'emploient surtout à en vérifier la fiction, que du côté des permanents qui se

trouvent piégés dans des postures qu'ils n'ont pas forcément voulues et qui limitent leur champ d'intervention.

La deuxième voie, qui n'annule pas la première mais pourrait tendre à s'y substituer ou la relayer avantageusement, est de s'aviser que l'autorité qui *fait loi* au double sens où elle l'exerce et en transmet la valeur, n'appartient à *personne en particulier* mais au collectif des adultes qui la tiennent eux-mêmes de l'exigence humaine de vivre ensemble. A ce titre, ils ne sont que représentants de la Loi qui vaut pour tous. Ce qui concrètement suppose en particulier qu'il y ait entre eux une cohérence et une entente toujours à réactualiser sur les limites à instituer et les stratégies à adopter vis à vis des immanquables résistances, l'important étant que les enfants apprennent à ne pas considérer les contraintes comme relevant des humeurs ou caprices de chacun mais comme des règles d'un jeu sans lesquelles aucun jeu n'est possible pour personne. Mais là encore, cet aspect de la question sera repris dans l'atelier transmission, et sans doute dans d'autres...

En résumé, la fonction de passeur du LVA consiste à *tourner* les jeunes vers ce qui les attend, donc à les autoriser à *partir du lieu*, certes pas sans rétroviseur (ils gardent souvent des contacts) mais sans « supervision » désormais, pour employer ironiquement ce terme un peu « abracabrandesque » qu'on utilise pour nommer la fonction d'intervenants comme moi!

Nous avons jusqu'ici considéré l'esprit de famille dans tous ses éclats au LVA du point de vue et au regard des jeunes accueillis. Ce qui n'est pas sans raison puisque ces lieux n'existent après tout comme tels que pour eux. Cependant, les intervenants adultes ont leur propre famille qui côtoie de plus ou moins près ces enfants-là dans leur quasi famille. C'est un des thèmes de nos rencontres d'aujourd'hui d'essayer de repérer et penser les interférences entre elles. Il nous reste donc à aborder cette question. Je le ferai plus rapidement d'abord parce que l'heure tourne et que l'essentiel est de vous donner la parole, sachant aussi que les réponses au questionnaire sur ce point sont assez minces. Le développement que j'ai fait jusqu'ici aura pu peut être paraître un peu trop long, mais j'espère qu'il nous aura permis de mieux situer cette nouvelle question, puisqu'elle ne prend sens qu'au regard de ce qu'est l'esprit de famille pour les jeunes accueillis.

II- Chez nous:

Il semble qu'il n'y ait aucune réponse aux questionnaires *d'enfants d'accueillants* qui vivent au loin du lieu d'accueil et n'ont pas a priori de contacts directs avec lui. Il y a pourtant sans doute des interférences qui méritent d'être prises en compte: on peut supposer que leurs parents se trouvent en parler à la maison, voire qu'ils soient « dérangés » par des appels, et que se ressente un investissement particulier sur ces *autres* enfants. Vous pourrez éventuellement en témoigner.

Mais ce sont bien sûr les enfants de permanents qui vivent à proximité du lieu d'accueil, ou au même lieu, qui sont le plus concernés: ils perçoivent « naturellement » que les jeunes trouvant refuge au lieu pour y établir leur « *chez moi* » arrivent de fait: « *chez nous* ». Se pose d'emblée pour eux la question du *partage*. C'est d'ailleurs l'enseignement le plus net des réponses comparées au questionnaire: si tous conviennent volontiers que le lieu en lui-même, le quotidien, les idées et même les fréquentations se partagent assez facilement, les enfants de permanents avouent pour les $\frac{3}{4}$ qu'ils ont du mal à « *partager les parents* », alors que les enfants accueillis le trouvent inversement facile dans la même proportion. Pas très étonnant puisque pour les uns ce sont précisément leurs parents alors que pour les autres comme on l'a vu la famille où ils se retrouvent est avant tout un « esprit de famille ».

Les enfants de permanents semblent assez partagés eux-mêmes entre l'irritation de se sentir délogés de leur nid par les mal-venus et la bonne occasion d'élargir avec ces électrons libres le cercle de famille. Une réponse résume bien cette ambivalence:

« *Vivre dans un lieu de vie est un quotidien pendant lequel il y a des jours heureux comme des jours difficiles. Parfois on ne se sent pas chez soi, parfois on est très heureux de partager cette grande expérience, sa maison, sa famille.* ». Ce qui semble sûr, c'est que ce que beaucoup appelle une *expérience* de vie n'est pas anodin pour eux et les remue fortement, que ce soit en positif ou en négatif, sans qu'on puisse vraiment mesurer ce qui l'emporte d'après le nombre restreint d'avis collectés.

La dureté de ces intrusions et de « *devoir partager ses parents* » est soulignée fortement. Par exemple, en allant du plus relatif au plus noir:

[« *Savoir partager ses parents c'est dur. Mais pour eux, devoir partager l'éducation de leurs enfants avec ceux des jeunes accueillis est une merveilleuse histoire de vie. Faudra leur demander* »

« *Au début il était difficile pour moi de partager mes parents, je ne comprenais pas qu'ils puissent passer plus de temps pour les jeunes accueillis! Je me disais qu'il fallait peut-être que je sois plus en difficulté, plus en rébellion pour avoir plus d'attention* ».

« *Les moqueries, les jalousies, les rivalités à mon égard ou à celle de ma famille et par là-même le besoin de détruire, de porter atteinte alors que nous avons ouvert notre maison, notre vie. Le mépris, l'absence de reconnaissance, la manipulation.* »]. On sent la blessure profonde dans cette dernière phrase sans verbe et qui accumule les griefs.

Plus précisément, on peut distinguer deux niveaux de perturbation. Il y a d'une part un *dérangement* disons « ordinaire » de la quiétude souhaitée, par la présence des « *jeunes les plus difficiles à vivre à table ou dans le quotidien* », ou comme le dit un(e) autre: « *les moments de tension avec les jeunes qui gâchent les moments passés en famille* ». Mais cela peut aller jusqu'à certains vécus tellement marquants qu'ils confinent à des *traumatismes* causés par une sorte de « prise en otage » d'innocents contraints d'assister à des « *crises* ». Quelques exemples de ces moments ressentis comme extrêmement violents:

[« *C'est difficile quand il y en a un qui casse tout et qui fait des crises* »

« *Le pire: les grandes crises des jeunes avec les engueulades de mes parents sur eux qui n'étaient jamais bien à entendre* »

**« crise d'un jeune qui l'a conduit à l'hôpital puis l'a amené à quitter le lieu de vie »
« accueil d'un jeune de banlieue chaude de Paris chez mes parents (en rural)...Une soirée il a craqué et pété les plombs et faisait du lancer de couteau dans le couloir de la maison »
« Quand maman ou papa grondait ou punissait un enfant il se vengeait sur moi ».]**

Ces enfants ont-ils été mis en danger? Difficile d'en tirer des leçons générales, vous pourrez apporter à votre tour vos témoignages et vos réflexions. Toujours est-il que ces souvenirs négatifs sont largement mis en balance avec l'évocation de moments très forts aussi mais cette fois heureux, souvent par les mêmes qui disaient avoir pâti de la situation. Ces temps forts recourent ceux qu'évoquent les jeunes accueillis, activités sportives ou jeux collectifs, voyages ensemble, partie de rigolade à table ou ailleurs... L'intrus et le déglingué deviennent le copain avec qui c'est génial de monter aux arbres, voire parfois l'ami véritable (demi-frère) ou l'amoureux...

[**« J'ai énormément de bons souvenirs avec les jeunes de la structure, des vacances, des fêtes, des moments de découverte de leurs pays d'origine...**

« les grandes tablées, les fous rires, les rencontres singulières »

« Des piques niques et des rigolades »

« les voyages de quelques jours organisés avec eux. »

« Des petits voyage (futuroscope, île de ré). Pas de mauvais car mes parents font attention à nous »

Un tournoi de badmington...passé avec un esprit amical »

« Badmington: très bon moment de partage, de simplicité, de joies, d'entre aide où tout le monde a su trouver sa place. »

Une partie de rugby...L'un des enfants accueillis était fou amoureux de moi...Nous avons rigolé pendant toute la partie...c'était une vrai pagaille mais tout le monde s'amusait bien »»

« grimper aux arbres avec des copains qui n'ont peur de rien. C'est génial »

« avoir des nouvelles ou bien une visite impromptue d'une personne accueillie après son départ du lieu de vie »

« Le meilleur: les deux jeunes qui sont restés le plus longtemps et qui étaient presque deux demi frères et soeurs avec lesquels je m'entendais super bien du fait de l'âge similaire entre nous ».]

En fait, avec le recul, quand on leur demande de tirer le bilan de cette vie d'enfant partagé, ils la jugent à 90% positive, voire très positive: une large majorité pense en avoir tiré une *maturité précoce*, une *meilleure connaissance de l'humain*, une *envie d'aider l'autre*, et une bonne proportion une *sociabilité facilitée* et une *possibilité d'avoir d'autres amis*...Cette incidence de la rencontre quotidienne avec ceux qu'ils considèrent également à 90% comme « *des personnes à aider un temps* » va jusqu'à déterminer un tiers d'entre eux à s'engager vers un métier dans le social voire à reprendre le flambeau des parents.

Tout cela laisse penser que si quelques uns (1/10) trouvent plutôt handicapant le fait d'avoir eu une vie de famille atypique, ils ont gagné sinon en confort du moins en capacité humaine à affronter les rudesses de la vie sociale. Ils ont été amenés à sortir plus vite du cocon infantile et ont en quelque sorte acquis plus tôt un *regard* élargi sur le monde, une certaine lucidité obtenue somme toutes à moindre frais car c'est tout de même à l'abri même de leur famille qu'ils ont d'abord pu aborder les difficultés de la vie extérieure. Alors, moins cobayes de l'expérience que associés à son élaboration? C'est une des questions que nous pourrions reprendre avec vous...

Avant de laisser la place à la discussion, je rajouterai juste une petite remarque sur un point des réponses aux questionnaires, qui précise bien le décalage entre une position disons rationnelle et une position disons affective, des enfants de permanents par rapport aux enfants

accueillis. Quand on leur demande quelle place ils donnent aux jeunes accueillis, ils les considère 9 fois sur 10 comme des personnes à aider un temps, alors que quand on leur demande quelle place ils pensent avoir eu à tenir pour eux, ils pensent pour la moitié d'entre eux avoir été considérés comme des copains/copines . Peut-être est-ce là une marque de cet écart par eux vécu entre leurs aspirations d'enfants ordinaires et leur maturité précoce de quasi co-éducateurs?

Il y a encore beaucoup de choses à dire et penser sur ce prix que la famille paye ou gagne à accueillir des sans famille (ou presque). En particulier en recueillant le point de vue des permanents eux mêmes, dont je n'ai guère utilisé le questionnaire: vous êtes là pour témoigner directement.

Je vous propose pour le temps qui nous reste d'engager la discussion sur tous ses points. En commençant peut-être à rebours par cette question envisagée ici en dernier, du heurt, bon ou mauvais, des deux « familles » au même lieu, puisque c'est la pointe de ces rencontres si j'ai bien compris. Je pense que nous serons alors naturellement amenés à revenir sur le thème général de l'esprit de famille dont j'ai tenté de problématiser les diverses facettes.

Rencontres nationales des lieux de vie et d'accueil
Samedi 8 Octobre 2011
Pierre Boismenu

Atelier du samedi après midi

Introduction

Interprétation du titre:

Transmission dans le LVA: de l'assurance d'une *continuité* dans l'organisation et les savoirs faire, à la capacité de faire valoir une *direction* susceptible d'orienter le devenir des jeunes.

Un lieu de vie et d'accueil ne fournit pas exactement une famille de remplacement, ne serait-ce que par le « turn over » des personnes qui accueillent les jeunes « à la maison »: d'un jour l'autre, l'adulte change de visage même s'il se retrouve régulièrement quand l'équipe reste stable. A fortiori quand les intervenants se renouvellent, produisant des ruptures plus ou moins fréquentes et préparées. C'est le principe d'un lieu de vie par différence avec une famille d'accueil, et qui présente certains avantages:

- .ne pas entretenir le leurre d'une « nouvelle famille » qui effacerait l'ancienne, la « vraie » aussi pathogène ait-elle été et en ferait de pseudo-orphelins;
- . favoriser des transferts individués sur des référents préférentiels en élargissant le choix et en multipliant les sortes de relations possibles à l'adulte;
- . occasionner des liens « horizontaux » entre eux qui se retrouvent continument ensemble quand les intervenants ont une présence discontinue,
- . etc...

Mais le revers de la médaille peut se condenser dans un problème: celui de la « transmission ».

Une première interprétation de la question, la plus évidente, est de l'entendre comme celle de la *continuité du fonctionnement*. Il faut que la maison tourne sans ratés, pas seulement dans son organisation matérielle mais dans sa façon de traiter les problèmes qui surgissent et de maintenir une cohérence dans les relations adultes/jeunes. Problèmes complexes que les accueillants ont l'habitude d'affronter et de régler: plannings, réunions, cahiers de transmission, etc... Cette dimension du problème est fondamentale, pour que la maison ne soit pas qu'un espace, une zone de rassemblement, mais une habitation, un lieu de vie, et que les jeunes y trouvent ce minimum d'assurance dont ils ont souvent manqué. Elle reste néanmoins comme telle une question « technique » qui trouve ses solutions dans des savoirs faire toujours perfectibles. Un échange d'expérience à ce niveau s'impose pour faire part des difficultés rencontrées et aussi des réponses inventées en rapport avec cet aspect essentiel de la vie au lieu d'accueil: *comment assurer la continuité du lieu de vie, la cohérence de son fonctionnement, la pérennité de son institution, l'harmonie des interventions, bref comment fabriquer et maintenir un « esprit » qui rassemble dans dans une « même famille » des éléments aussi hétérogènes que ces enfants-là* surgis d'histoires mal connues, des permanents qui s'impliquent de différentes façons, et leurs enfants qui y participent de plus ou moins bon gré ? Autrement dit: *comment articuler la variabilité des présences, la variété des styles et la multiplicité des personnalités à une certaine unité d'ensemble qui fasse l'esprit du*

lieu, les deux étant également nécessaires?

Plus délicat est *l'enjeu « éducatif » de la transmission des « valeurs »*, comme on peut la nommer en première approximation. Pour autant en effet que la mission des lieux de vie ne se résume pas à « gérer » au mieux une bande de jeunes qui y trouveraient refuge, mais qu'elle vise à aider ces grands enfants a priori plutôt perdus dans la vie à se « structurer », le relatif éclatement des référents et l'aspect temporaire voire précaire dans certains cas de la « tribu », peut handicaper ce travail de construction, ne serait-ce qu'en donnant l'occasion aux jeunes de jouer l'un contre l'autre ou d'entretenir ou subir une certaine confusion dont ils peuvent penser tirer profit à court terme mais qui les maintiendrait dans la puériorité.

Une part de l'accompagnement au devenir adulte se joue bien sûr dans une multiplicité de relations duelles qui mettent en jeu des transferts particuliers et qui autorisent au coup par coup des progrès décisifs à la faveur de discussions, ou de moments de travail ou de loisirs conjoints, d'événements qui lient dans le rire ou la peine... Ces moments de rencontres un à un sont aussi précieux et irremplaçables qu'ils sont imprévisibles, inorganisés et intermittents. Ils ne sauraient remplacer une mise en jeu du collectif des adultes comme tel, qui vaut comme « fonction père », aucune personne ne pouvant en particulier la représenter authentiquement: un père dans la réalité, ils en ont un aussi déficient ou disparu soit-il, et il ne suffit pas d'en inverser l'image en une figure d'autorité pour redresser la barre, cela fera au mieux un grand frère, au pire un persécuteur, pas vraiment un passeur de la loi.

En effet, ce qui est en jeu ce n'est pas simplement d'édicter des règles pour qu'elles soient suivies: elles doivent bien sûr exister et le minimum est qu'elles soient au jour le jour respectées, chaque adulte pouvant être amené à *rappeler à l'ordre*. Mais ce qui est fondamentalement à transmettre, de telle sorte que ce soit « intériorisé » et inscrit, ce n'est pas tellement le règlement comme tel qui réduirait la socialisation à un dressage sans fin, c'est qu'il y ait « *de la Loi* » par delà les instructions, c'est-à-dire des « principes » que les jeunes soient amenés à *s'appeler à respecter*, comme sujets, et qui leur donne une *direction* par rapport laquelle s'orienter. Or c'est là que la nécessité d'une cohésion collective des adultes par delà leur style et options personnelles est d'autant plus requise. Comment s'assurer d'une telle « direction » sans simplement compter sur un « directeur » providentiel et malgré les fluctuations individuelles, tel sera à mon sens le but ultime de notre travail d'atelier.

Afin de nourrir cette discussion de fond, on peut distinguer trois questions, un peu artificiellement sans doute car elles se recoupent forcément mais ça peut simplifier l'affaire. Je les énonce ainsi:

Quoi transmettre ? (dire: « des valeurs » n'est qu'une première approximation)

Qu'est ce que transmettre ? (ce n'est pas seulement communiquer)

Comment transmettre ?(le discours moralisateur n'y suffit pas)

1- Transmettre quoi?

Les enfants que nous recevons sont particulièrement rétifs à l'autorité. Ils le sont bien sûr comme tous les adolescents dans un âge contestataire qui est un passage nécessaire à leur émancipation. Mais par rapport aux enfants issus d'une famille disons plus « normale » (normale au sens non d'*idéale*, ce qui n'existe sans doute pas, du moins *plus dans la « moyenne »*, càd ayant offert une certaine stabilité et donné un abri rassurant pour l'essentiel), ils cumulent les causes de résistance: leur famille d'origine éclatée et déficiente les a souvent laissés sans repères pour s'orienter et là où ils débarquent de plus ou moins bon gré, les personnes qui les prennent en charge ne sont pas a priori investies à leur yeux d'une *légitimité* qu'ils n'ont guère connue et dont ils n'ont peut-être même pas idée. D'où les multiples incidents qui émaillent le quotidien du lieu de vie par où ils mettent à l'épreuve la capacité des accueillants à leur donner des limites.

Il s'agit donc au jour le jour de leur apprendre la vie sociale en veillant en permanence, pour assurer un rythme commun, au respect des règles de vie internes au lieu, à celui des impératifs de la vie extérieure et plus largement à celui des codes de civilité...C'est là une tâche incontournable qui mobilise une grande partie du temps et de l'énergie des permanents et qui les *contraint à contraindre* les jeunes, à faire la police pour imposer un ordre symbolique au lieu de vie... Cependant, au delà du succès immédiat et nécessaire de ces mises au point répétitives, outre qu'elles usent les permanents, le résultat à long terme n'est pas assuré si on en reste à un dressage ou un conditionnement des comportements: suivre les consignes au jour le jour par crainte des sanctions est une chose, respecter la Loi pour elle-même en est une autre. L'obéissance immédiate peut n'être qu'une tactique dans un rapport de force et laisser intacte, voire renforcer, l'envie d'en découdre dès que les circonstances le permettront. L'objectif éducatif est donc moins de signifier un *règlement* toujours relatif au lieu et au temps d'une situation (« *vérité en deçà des Pyrénées, fausseté au delà* » disait Blaise Pascal) que de faire partager le *sens de la Loi* qui fait cadre à la vie de tout un chacun. Je n'ai pas le sentiment de vous faire une révélation, vous en êtes évidemment convaincus, mais il n'est peut-être pas inutile de s'en faire une idée plus précise.

On parle généralement à ce propos de « transmission *des valeurs* ». C'est une façon de dire qui a le mérite d'élever l'enjeu éducatif au delà du façonnement de *comportements* conformes à la norme vers l'élaboration de *conduites* qui mettent en oeuvre une détermination subjective. Une valeur est ce qui fait *critère* pour un jugement déterminant que le sujet peut exercer pour s'orienter dans ce qu'il y a à faire ou pas faire dans diverses circonstances, toujours un peu nouvelles par rapport à ce qu'il aura déjà vécu, et qui donc fait appel à une certaine *autonomie*, à savoir littéralement une manière de *se faire loi*, c'est-à-dire non *de faire sa loi* mais de *se donner une loi* directrice de ses actes.

Cependant cette manière de parler a ses limites: outre qu'elle résonne comme une « *morale* » et rencontre de ce fait une résistance particulière chez les jeunes qui n'aiment pas trop les « leçons » (on y reviendra en 3^o partie), elle se heurte au fait que concrètement les *valeurs* sont plus ou moins particulières à chacun des éducateurs et sont donc relatives à ses propres options et son histoire. En passant ainsi des *consignes* relatives à des situations aux *critères* relatifs à des personnes, on gagne certes en profondeur éducative mais on ne sort pas du relativisme qui peut laisser indifférente ou réticente la jeune génération qui a toujours tendance à se considérer comme toute autre que ce qui l'a précédée.

Reprenons donc un peu autrement. Il y a des règles du jeu social sans quoi on ne joue pas, on en est exclu du « jouer ensemble ». Il vaut donc mieux d'abord les connaître, et c'est la part d'apprentissage des codes pour ceux qui les ignorent dont on a parlé tout à l'heure. Mais *une règle comme telle ne commande pas de jouer, elle dit comment jouer, pas qu'il faut jouer*. Bien connaître les règles d'un jeu de cartes par exemple peut permettre de tricher et donc

renforcer des conduites délictueuses et surtout un esprit d'asocialité où ce qui compte avant tout c'est de « tirer son épingle du jeu » en croyant être libre » de toute attache. On peut fabriquer des « hors la loi » en leur donnant les moyens « techniques » de la contourner, quitte à ce que les malins, comme c'est le cas le plus fréquent quand on n'est pas un privilégié de fortune ou de naissance, se fassent pincer un jour et se retrouvent dans la pire situation. Ce n'est évidemment pas ce qu'on veut pour ces jeunes dont on sait que l'illusion d'impunité qu'ils nourrissent parfois n'est qu'un leurre dont les prévenir. Il s'agit de leur transmettre moins une *technique* de la débrouillardise qu'une *éthique* du bien vivre.

Je dis « *éthique* » plutôt que « *morale* », car cette dernière renvoie nécessairement à un système de valeurs qui vaut à certaines époques et dans certains milieux et dont on ne sait pas s'il peut valoir au-delà, et surtout elle rabat l'exigence foncière de se déterminer dans la vie sur la pression sociale de « se faire une conduite » comme on dit, c'est-à-dire un conformisme à courte vue: être « sage ». Ce qu'il s'agit de transmettre, ce n'est pas tellement qu'il y a des lois à respecter, ne serait-ce que parce qu'on sait que la légalité n'est pas toujours légitime et que l'exigence d'une justice humaine peut amener à contester certaines lois sociales qui font norme à un moment donné. Il ne s'agit certes pas de fabriquer inversement des Antigones, mais de faire comprendre que ce qui en dernier ressort fait qu'on ne vit pas humainement sans « se faire sujet à la Loi », sans subjectiver à un « se faire loi » au-delà de « faire sa loi », car c'est assurer sa propre possibilité d'existence comme sujet parlant et désirant.

En dernière instance, la Loi qu'il s'agit de prendre en compte c'est, au-delà des impératifs sociaux qui l'inscrivent dans le monde extérieur, la Loi du langage comme tel qui donne la possibilité de parler, d'en faire usage de façon plus ou moins inventive, à condition qu'on commence à en reconnaître le lieu, celui de l'Autre, Autre que soi-même et chacun des autres que soi mais dont tous dépendent: ce qui précisément les associe dans un même *monde*. Concrètement, cela revient à favoriser pas seulement les discussions pour se mettre d'accord à quelques uns mais l'effort constant pour ne rien faire qui ne s'efforce de pouvoir se dire de façon partageable avec quiconque. Bref, il s'agit de transmettre que les humains sont fondamentalement des êtres doués de parole qui font ensemble le monde malgré tous les malentendus et différends entre eux et non des êtres réactifs voués à imposer leur monde individuel à tous les autres, suspects a priori de les agresser. Ce qui ne signifie pas nécessairement l'alignement conformiste et l'aveu de faiblesse, mais au contraire le courage de se situer parmi les autres *y compris en écart*, mais à condition de *se faire loi* que tous sont sujets du même monde parlant, qu'on le veuille ou non.

Entre parenthèses, la chose se complique sans doute du fait que notre époque, sous ses promesses matérielles de jouissance consummatrice et certains discours ultra-protecteurs, tend à promouvoir dans les faits et les têtes que c'est à chacun de se faire sa place au soleil par tous les moyens y compris à « piétiner les autres ». Raison de plus de ne pas céder sur ce qui peut assurer à nos jeunes non pas une simple adaptation immédiate aux mécanismes sociaux du moment mais une structuration qui leur permette de se tenir debout en toutes circonstances. A ce titre, le respect de la Loi, humaine sinon strictement sociale, est indissociable du travail psychique pour élaborer son *désir* singulier au sens fort de ce qui fait se tenir dans la vie en rapport avec le désir des autres et non au sens de se laisser aller à des envies immédiates et concurrentielles.

Ce qui se transmet c'est donc moins un *bien* particulier ou une *idée* particulière du bien, que l'incitation à un *travail* sur soi qui permette un retournement du sujet à la dérive qui nous arrive en sujet apte à prendre la barre de sa vie.

2- *Qu'est-ce que transmettre?*

A première vue, c'est simple: transmettre une force, un message, un savoir, une lettre, c'est les faire parvenir d'un envoyeur vers un destinataire, c'est convoier la chose en question

d'un lieu d'où ça part à un autre où ça arrive avec le moyen adéquat, courroie de transmission, ondes herziennes, voix du prof ou mobylette du facteur... Comme c'est la grande mode, on explique tout ça par le fameux schéma de la *communication*. Et si ça ne passe pas comme on voudrait, c'est, comme disent par exemple les politiciens, par défaut de communication! On n'a pas encore assez communiqué!

Le seul inconvénient de cette explication par la magie communicationnelle, c'est qu'elle est complètement *vaseuse*: je veux dire qu'elle marche parfaitement bien pour des *vases*, des vases communicants: deux gamelles percées au fond avec un tuyau qui les relie, pourvu qu'il y ait une différence de niveau entre les deux, le liquide se transporte de l'un à l'autre jusqu'à retrouver le même niveau. Alors suffira-t-il de dire à la jeune génération pour lui transmettre quelque chose de l'expérience de vie de l'ancienne (et de la « langue » qui les a accueillis et faits d'eux des êtres qui parlent), suffira-t-il de la remplir de bonnes paroles qui lui fasse savoir la voie à suivre sur le mode: « *vas-y mon gars, fais comme moi, et mieux si tu peux* »? Non, le gars à qui il s'agit de transmettre les moyens de soutenir humainement son désir *n'est pas un vase*, comme il l'est en revanche pour Patrick Lelay, cet ex directeur de TF1, vous savez celui qui déclarait cyniquement que dans ses émissions très vaseuses il n'avait d'autre but que d'offrir du temps de cerveau disponible pour coca cola...

La transmission qui nous intéresse ne remplit pas un vase (ni de coca ni d'eau) pour y dresser une plante d'ornement, elle *s'adresse* à un sujet en faisant appel à ce qu'il se ressaisisse d'une langue héritée, aussi pauvre soit-elle, et en fasse usage dans son style et en lien de discours avec les autres. Pour illustrer de façon plus plaisante le mouvement d'une telle transmission, celui qui vise à obtenir une sorte de « retournement » du sujet, je vous propose de nous reporter tout simplement à une célèbre fable de La Fontaine, *Le laboureur et ses enfants*. Elle est très courte, je la relis:

*Un riche laboureur sentant sa mort prochaine
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
« Gardez vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents:
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit; mais un peu de courage
Vous le fera trouver: vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût:
Creusez, bêchez, fouillez; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et ne repasse. »
Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout: si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer avant sa mort,
Que le travail est un trésor.*

N'en restons pas simplement à la leçon bien connue des deux derniers vers: elle a comme telle encore la forme d'une morale. Certes, elle emporte vraisemblablement notre adhésion: le meilleur de l'héritage qu'on puisse vous transmettre, ce n'est pas de recevoir un trésor de guerre (économique par ex!), une somme de biens qui vous reviendra toute prête et vous remplira d'aise, ce *qui* vous reviendra ce n'est pas un capital, c'est ce *qu'il* vous reviendra de faire vous-même, à savoir d'exercer une force de travail! Ou en termes moins crypto-marxistes: tout le trésor transmis se sera résumé au travail effectué à le chercher, à l'activité que vous déploierez pour en bien vivre!

C'est pas faux, comme dirait le Perceval de Kammilot! Mais dites cela à des jeunes

assoiffés de coca cola, ils acquiesceront éventuellement mais penseront en aparté « cause toujours! ». Dit comme ça, *c'est la communication d'une bonne nouvelle, mais ça ne transmet rien*, car cela a le grand défaut de tout discours moral de n'opposer à l'avidité aveugle et spontanée que d'y *renoncer* pour quelque chose qui apparaît le triste privilège de vieux rabat-joie. Or il s'agit non seulement de réussir l'acte de transmission, mais fondamentalement d'aider le jeune à construire et orienter *son désir*, deux raisons de prendre en compte cette dimension du désir au lieu de la heurter de front.

La fable du père La Fontaine, en deçà de sa maxime morale conclusive, nous donne dans son récit des indications bien plus parlantes sur ce qu'il en est de transmettre.

D'abord, le père (et en tant que nous transmettons nous sommes tous « pères »), à la faveur d'un jeu sur le mot « trésor », accorde à ses enfants leur désir tel qu'il se présente à l'état brut: disons pour fixer les idées, « *réussir dans la vie* », quelles que soient les formes et les objets plus ou moins confus et contestables dont ils en expriment la force: « vous voulez jouir de la vie, vous voulez de l'argent, du pouvoir, des conquêtes, etc.? OK partons de là! ». Il ne substitue pas de force un objet de désir à un autre posé comme meilleur, il ne transvase pas le bon vin du gourmet avec, on objet de jouissance immédiat, la drogue du coca, il s'adresse au *sujet* désirant là où il en est, accroché à ce qu'il conçoit comme un « trésor ».

Puis il fait une mise en garde (« *gardez-vous...*»), ne vous précipitez pas, il faut du temps pour trouver sa voie. Et un encouragement et une consigne (« *creusez, fouillez..* »), qui renvoient à un futur, au temps où le père ne sera plus là, où il sera mort (pas forcément réellement comme le vieux laboureur, heureusement! mais disparu de son espace de vie). Ce point est essentiel: la transmission ne s'opère pas si j'ose dire « sur le champ », mais en comptant sur une entente après coup de ce qui aura été dit et vraisemblablement non compris alors: sur le moment il n'y aura eu que le chant, la rengaine, les paroles de la chanson ne seront entendues que plus tard, rétrospectivement, quand le jeune aura pu selon les consignes retourner son champ, le terrain de sa vie et éventuellement substituer à son initiale soif de « *réussir dans la vie* » (telle que le discours ambiant en façonne le temps de cerveau disponible) le désir plus articulé de « *réussir sa vie* ». Il n'aura pas que *renoncé* à ses errances, il aura pris le temps de *ré-énoncer* un désir plus articulé.

Ce qui suppose, du côté de l'éducateur de supporter que les justes mots qu'il ne cesse d'égrener au jour le jour pour « raisonner » le jeune qui « fait un peu n'importe quoi » ne soient pas entendus comme il le voudrait, et qu'il ne soit guère payé de reconnaissance. Il doit s'attendre à ce qu'ils ne portent effet (c'est-à-dire qu'ils *résonnent* enfin dans leur tête autrement que comme des « valeurs » étrangères voire ennemies) que quand il sera « mort ». Autrement dit, il faut savoir et assumer qu'on ne pourra pas savoir le plus souvent si la flèche aura atteint sa cible, heureux si quelquefois d'anciens accueillis viennent un jour rendre visite pour acquitter une dette de reconnaissance. Ce qui arrive, comme cet ancien qui écrit dans le questionnaire: « *Le lieu de vie a représenté une grande étape dans ma vie. Il m'a aidé à me construire professionnellement et personnellement. A me rendre autonome pour la fin de cette prise en charge* ». Mais on ne peut pas tabler sur ce retour, ce n'est qu'un plus, ce qui encourage toutefois à continuer à se faire passeur d'une rive à l'autre sans trop savoir ce qui se passera sur l'autre rive.

Le rôle du lieu de vie comme lieu de transmission est d'autant plus ingrat que les éducateurs contrairement aux parents même indignes, ne sont que *de passage*. Mais c'est aussi ce qui fait leur mission: d'être ces passeurs qui permettent à ces passants aux origines difficiles à cerner, de travailler à répondre à la question de Kafka: « *Comment faire le deuil de l'origine pour qu'il y ait un commencement?* ». Sous cet angle, le passage au lieu dit de vie est en effet un temps de travail de deuil, le commencement véritable qui en signe la fin n'advenant qu'une fois le lieu quitté et si la transmission fait son effet. Comme le dit encore un ancien du lieu où il n'est plus, parlant sur un ton un peu mélancolique mais pas sans humour:

« le pire c'est de ne pas pouvoir retourner en arrière pour pouvoir en profiter encore et encore » : le décisif dans ce propos est qu'il assume le temps passé, le fait qu'il est passé, qu'il ait passé: qu'il a depuis fait son chemin...grâce à ce qui aura eu lieu quand il y était.

3- Comment transmettre?

Les réponses à cette troisième question qui nous ramène au plus concret de la pratique, c'est au final ce que nous pouvons maintenant élaborer entre nous. Comment opérer (il y a du « père » dans opérer) pour que les jeunes partent du lieu en ayant acquis suffisamment d'autonomie pour s'orienter seuls dans les rues de la vie sans se perdre au prochain carrefour ou se faire avoir par le premier bonimenteur?

Ils demandent de se faire aimer y compris en se rebellant, et cette fonction d'accueil est un préalable. Mais cela ne suffit pas: au delà du réconfort qu'on peut leur procurer, il y a en eux un appel à ce qu'on les « lance » au delà d'eux mêmes, qu'on les aide à se faire une identité propre non réductible à une imitation de ceux qu'ils peuvent prendre en modèle. C'est ce que tout adolescent veut entendre sous une forme ou une autre d'un père qui ne se dérobe pas à sa fonction: « *Tu es mon fils! (tu es ma fille)* ». A entendre non comme une affiliation aliénante à une puissance mais comme une filiation qui l'inscrive dans la lignée humaine au delà de celui qui nomme, autrement dit une *nomination*, celle de quelqu'un qui venant désormais de quelque part est disponible pour aller ailleurs, et qui vaut d'autant plus que le père précisément n'est plus là dans la réalité pour le soutenir d'un dire trop présent et trop pressant. Il s'agit de se passer du père mais à condition de s'en servir.

Sauf qu'au lieu de vie, il n'y a pas UN père, sinon imaginaire éventuellement quand un permanent se retrouve pris à cette place qui ne peut ici qu'être usurpée. Ce qui n'empêche pas qu'il puisse y avoir DU père, mais ce n'est pas fondamentalement une personne particulière, c'est le lieu en tant qu'il tient bon collectivement la direction de sa sortie. Le jeune n'entendra pas « Tu es *mon* fils/fille » mais plutôt « tu es *notre* fils/fille », le fils/fille qui est passé ici et « s'en est sorti ». Comme le dit un autre ancien: « *Les professionnels du lieu ont su être à l'écoute et prendre les meilleures solutions pour moi malgré les difficultés de temps en temps* ».

Pour terminer cette introduction par un renvoi à ce que vous pourrez faire plus tard quand vous en aurez le loisir, je vous conseille de lire cette fois un roman, et tout ce qu'il y a de plus récent, puisqu'il s'agit du dernier livre d'Amélie Nothomb. Tous les livres de cette auteure à succès ne sont pas forcément bons, mais le dernier est intéressant pour notre sujet. Il a pour titre « *Tuer le père* », ça se lit en une demi-heure, et il faut aller jusqu'à la fin car c'est là que c'est parlant: on voit comment un jeune sans parents véritables, un peu comme les nôtres, trouve un père sur sa route jusqu'ici incertaine, celui dont il dit « *qu'il a fait ce qu'il fallait au bon moment, il m'a fondé* ». Ce qui prouve qu'il peut y avoir du père dans un lieu de passage quand il n'y en a pas eu à *l'origine* qui puisse servir de *fondement*. Mais aussi qu'il peut être « monstrueux » (vous lirez en quoi dans le roman) quand il s'incarne alors en une seule personne de hasard. Ce qui fait que le handicap apparent d'un lieu de vie d'être un collectif de « professionnels » peut s'avérer plutôt un avantage...

Synthèse de l'atelier du samedi après midi n°3:

De la transmission du LVA aux transmissions de valeurs.

Un premier tour des participants révèle d'emblée trois choses:

- Une grande diversité des situations: âge et ancienneté (depuis le « plus vieux LVA de France » jusqu'à un engagement datant d'un mois seulement); type de population accueillie (jeunes à la rue, psychotiques, adolescent ou enfants de 0 à 20 ans, voire filles mères et jeunes filles enceintes); statuts juridiques et formes d'organisation, etc...
- Un même engagement passionné dans ce métier qui est aussi une expérience de vie, où la question du « vivre avec » est au premier plan.
- Une interrogation sur le terme directeur de l'atelier, *transmission*, qui parle à chacun tout en faisant un peu énigme.

La discussion s'engage rapidement en se centrant sur la transmission de « l'esprit » du LVA, de ses « valeurs » spécifiques, de sa « prise de risque », depuis un temps où la « militance » prédominait jusqu'à nos jours où un cadre l'organise, notamment depuis la loi de 2002. La question se pose pour l'établissement de nouveaux lieux par des « jeunes » qui veulent en créer, mais aussi pour ceux, même anciennement installés, qui ne serait-ce que pour être « fidèles » à leur engagement initial sont amenés à modifier leur façons de faire, leur organisation ou leur recrutement en fonction des évolutions de leur vie personnelle et des conditions de leur travail, ce qui constitue une sorte de « transmission à soi-même »...

Un débat s'instaure un temps autour de la professionnalisation et l'institutionnalisation (statut, contrats, contrôle..) et des nouvelles contraintes juridico-administratives qui tendent à encadrer les initiatives. Constituent-elles une protection à la fois des enfants et de l'exercice du métier, ou bien une source d'empêchements à l'invention? Faut-il « faire avec » en se donnant les moyens tactiques de créer un rapport de forces avec les institutions et les partenaires (par exemple en constituant des *réseaux* de LVA) ou en ayant une pratique de résistance? On note toutefois qu'un « jeu » est encore permis pour les LVA qui auront du mal à être institutionnalisés, ne serait-ce que parce que ceux qu'ils accueillent peuvent difficilement être pris en charge ailleurs; et qu'on peut se faire reconnaître au sein d'institutions avant de prendre le risque de s'installer. Mais on peut aussi se demander si la nécessité de telles stratégies ne risque pas d'épuiser les initiatives et surtout ne finisse pas par les tarir à la source...

La question de la transmission, au delà de celle des pratiques, touche donc finalement à la question du *désir* en jeu dans la création et le maintien en vie de nos lieux. On souligne que rien ne peut organiser de tels engagements, que la passion déterminante qui fait faire le pas est comme telle aussi intransmissible que nécessaire, étant à chaque fois singulière, mais que les anciens peuvent aider les jeunes à trouver les voies pour la réaliser et eux-mêmes trouver les moyens de se « ressourcer » périodiquement (par des rencontres comme celles d'aujourd'hui mais aussi des rencontres régionales). On peut s'aviser d'ailleurs que cet atelier lui même, *sur* la transmission, est en train ici maintenant de *faire* transmission des valeurs du lieu de vie.

Quelqu'un remarque que ce que nous disons depuis le début vaut pour la transmission que l'on doit aux accueillis, celle qui leur permet se s'en sortir, du lieu et dans la vie. D'abord

en ceci que ce que nous leur transmettons, par delà nos valeurs personnelles, ce sont précisément les valeurs du lieu de vie lui-même tel que petit à petit, dans son histoire, elles se sont constituées inconsciemment, notamment en incorporant des éléments venant des accueillis eux-mêmes qui s'avèrent avoir aussi transmis de leur côté quelque chose aux accueillants, avoir du moins modifié leurs propres valeurs initiales. D'autre part, en ceci que la transmission s'opère avec eux de la même façon que pour les accueillants entre eux: non pas par une communication directe de valeurs morales mais plus ou moins à notre insu, sans qu'on le sache dans l'immédiat voire jamais, l'essentiel pour qu'il y ait transmission étant la passion qui anime l'accueillant, sa façon d'être engagé dans ce qu'il fait : c'est cela qui marque le jeune et dont il pourra prendre exemple (ce qui ne veut pas dire modèle). On voit par là qu'aucune professionnalisation « pure et dure » ne pourra réaliser une telle transmission.

Pour terminer, on peut formuler deux aphorismes tels qu'ils se sont énoncés:

– La transmission (des valeurs) fait partie des valeurs du lieu de vie

On transmet moins des (ses) valeurs que l'art et la manière de donner valeur à ce qu'on fait.